

**LA PLÉIADE  
BALLADES,  
FABLIAUX,  
NOUVELLES ET  
LÉGENDES: LE...**

---

Charles Dickens, Gino Doria



CH. DICKENS.

Le Baron

# DE GROGZWIG

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR

M. E. DE LA BÉDOLLIERRE.



PARIS,

L. CURMER,

RUE DE RICHELIEU, 49, AU PREMIER.

M DCCC XLII.

VA1 1525058



Le nom de Charles Dickens est aussi populaire en Angleterre que celui de Walter Scott ; mais , quoique plusieurs fois signalé par les journaux français comme un écrivain supérieur, l'auteur de

*Nicholas Nickleby* est loin d'avoir chez nous la célébrité qu'il mérite. Peut-être n'est-il pas de pays où les réputations s'établissent plus lentement que dans le nôtre. La traduction française des premiers romans de Walter Scott, vendus depuis à des milliers d'exemplaires, fut une spéculation désastreuse ; et ce ne fut qu'à grand renfort de feuilletons et de réclames qu'on parvint à convaincre le public de la valeur intellec-

de quatre cent mille francs ! Il est douteux que le total des bénéfices annuels de nos romanciers s'élève à cette somme considérable.

Placé à la tête d'une revue mensuelle, le *Bentley's Miscellany*, Dickens y fit paraître *Oliver Twist*, réimprimé in-8° en 1858. Il y peignit les mœurs inconnues des voleurs de Londres, et de tous les parias que le dénûment pousse au crime. La basse classe anglaise, *the mob*, eut pour la première fois un historien qui révéla à l'aristocratie ce qu'il y avait au-dessous d'elle de misère et de dégradation. Après avoir ainsi retracé la physionomie du peuple, Dickens consacra à la bourgeoisie le roman de *the Life and Adventures of Nicholas Nickleby*.

Ce nom est celui du héros, fils d'un pauvre *gentleman* du Devonshire. Après la mort de son père, il vient à Londres, avec sa mère et sa sœur, implorer l'appui de Ralph Nickleby, son oncle, qui s'est enrichi par l'usure et des spéculations véreuses. Ralph place sa nièce Catherine chez une marchande de modes, et se débarrasse de son neveu en l'envoyant en qualité de sous-maître dans une école d'Yorkshire, à soixante lieues de la capitale. Nicolas ne tarde pas à s'apercevoir que M. Squeers, son patron, est un misérable, à la merci duquel on abandonne des enfants dont la

vie est un reproche pour leurs parents, ou un obstacle aux vues de quelques collatéraux avides. Il prend la défense d'un orphelin nommé Smike, élevé dans ce repaire, et employé par Squeers comme domestique. Après une rixe avec l'instituteur, il quitte l'école, emmenant Smike avec lui, entre dans une troupe de comédiens ambulants, et revient brusquement à Londres pour protéger sa sœur, que Ralph est sur le point de livrer à un jeune lord, son client. L'usurier conçoit une haine violente contre son neveu, et pour le blesser dans ses affections, il essaye de lui enlever Smike, en le faisant réclamer par un père supposé ; mais Smike est reconnu pour le fils de Ralph lui-même, qui, contrecarré dans tous ses projets, n'ayant pu réussir à empêcher le mariage de Nicolas avec une jeune fille que celui-ci aimait depuis longtemps, près d'être poursuivi pour fabrication de faux titres, finit en véritable Anglais par un suicide.

Le développement de cette action présente une variété de tableaux dignes de l'Arioste, des caractères admirablement dessinés, des détails pleins de naturel et de vérité, des sentiments nobles et généreux, un but moral élevé, un mélange habile de scènes gaies ou touchantes. « C'est, selon la *Revue britannique* (mars

1839), un panorama mouvant de toutes les classes de la société anglaise, une critique fine et piquante de tous les ridicules, une vaste composition à la manière de *Gil Blas*, où mille personnages divers se meuvent et posent devant le lecteur. »

Cet éloge est confirmé par des faits incontestables. Le roman de *Nicholas Nickleby* s'est vendu en Angleterre à plus de cent mille exemplaires ; on en a tiré deux pièces de théâtre, *Poor Smike* et *Nicholas Nickleby*, jouées pendant plusieurs mois sans interruption à deux théâtres différents. Comme l'ouvrage paraissait par livraisons, les deux dramaturges, sans attendre qu'il fût terminé, arrangèrent en scènes les premiers chapitres, et y ajoutèrent un dénouement de leur invention : pillage littéraire contre lequel Charles Dickens protesta énergiquement, mais qui fut cependant, grâce à lui, favorablement accueilli du public anglais.

Les principales scènes de *Nicholas Nickleby* ont été reproduites en diverses collections de gravures à l'eau-forte et sur bois ; le portrait de l'auteur a été gravé et lithographié. Un fait suffirait pour peindre l'enthousiasme qu'excitait son œuvre : un fabricant de plumes d'acier, M. Price, donna à ses plumes la dénomination de *Nickleby pens* (*plumes de Nickleby*),

les proclamant supérieures à toutes les autres, *par la raison qu'elles joignaient une rare flexibilité à une grande puissance de durée (power of endurance)*.

En 1840, Charles Dickens, malgré sa jeunesse, a été appelé à la vice-présidence de l'association des gens de lettres anglais. Cette fonction le place à la tête de ses collègues, car la présidence, toujours dévolue à quelque grand seigneur, ne sert qu'à satisfaire les ridicules exigences d'une toute-puissante aristocratie.

La dernière œuvre de Dickens est *Master Humphrey's clock* (l'Horloge de maître Humphrey). L'auteur suppose qu'un petit club d'amis intimes, rassemblés chaque soir au coin du feu, consacre ses loisirs à la lecture de manuscrits trouvés au bas de la boîte d'une vieille horloge. Il introduit aussi, comme narrateurs de chroniques, *Gog* et *Magog*, les deux génies tutélaires de Londres, dont les images grossièrement sculptées surmontent le gothique cadran. De là découle une série de récits bizarrement entrelacés, auxquels se mêle la correspondance de ceux qui, à divers titres, sollicitent l'honneur de faire partie du club des amis. Ce roman épisodique et fantastique abonde en tableaux spirituels, gracieux ou attendrissants, mais il a l'inconvénient des compositions

sans plan et sans méthode, celui de ne présenter que des détails et point d'ensemble.

Dickens est encore l'auteur d'un petit opéra comique intitulé : *Village's coquettes* (les Coquettes de village), et l'éditeur des *Mémoires du clown Grimaldi*. On avait annoncé comme en voie de publication *Barnaba Rudge*, mais ce projet de roman semble avoir été abandonné.

Les *posthumous Papers of the Pickwick's club* ont été traduits en français par madame Eugénie Niboyet<sup>1</sup> ; mais ce roman ne pourrait être apprécié que par des lecteurs versés dans la connaissance des mœurs anglaises, et il s'en est trouvé trop peu pour que l'édition s'épuisât. La traduction de *Nicholas Nickleby*<sup>2</sup> a eu quelque retentissement dans le monde littéraire, sans que l'opinion générale ratifiât les suffrages de la presse. Il y a en France deux époques distinctes dans la vie d'un écrivain. Durant la première, il est en droit de composer des chefs-d'œuvre, de les élaborer consciencieusement, d'y prodiguer toute sa sève et toute son imagination, sans qu'on lui en sache

<sup>1</sup> Le *Club des Pickwistes*, 2 volumes in-8°; chez Charpentier, Paris, 1839.

<sup>2</sup> *Nicholas Nickleby*, 4 volumes in-8°; chez Gustave Barba, Paris, 1840.

aucunement gré : il n'est pas connu. Cependant, après avoir fixé l'attention par la multiplicité et le mérite de ses travaux, il triomphe enfin de l'obscurité. Alors, autant on avait eu de mépris pour ses productions, autant on montre pour elles d'engouement et de fanatisme. Il est en droit de ne pas composer de chefs-d'œuvre, de ne pas les élaborer consciencieusement, de jeter en pâture au public les plus informes essais, sûr d'être lu, admiré, prisé, élevé au pinacle. Il a conquis l'infailibilité; une gloire sans efforts succède à des efforts sans gloire, et son nom, naguère méprisé, sert de passe-port aux moindres ébauches. Dickens est encore, parmi nous, dans la première de ces périodes, et s'il arrive à la seconde, nous souhaitons qu'il n'en abuse jamais.

« Par un étrange et inexplicable contraste, dit le *National* du 6 février 1844, en même temps que nous accueillions avec tant d'empressement les plus plates élucubrations des cerveaux britanniques, un des romans anglais les plus remarquables depuis ceux de Walter Scott, *Nicholas Nickleby*, venait se heurter chez nous contre l'indifférence et le dédain des lecteurs. Un autre ouvrage du même auteur, et son chef-d'œuvre, *Oliver Twist*, n'a pas même été traduit. Si nous avons vu dans cette froideur et dans ce

mépris une réaction contre nos habitudes d'anglomanie littéraire, nous n'aurions pas cru payer ce résultat trop cher, même au prix du sacrifice d'un bon livre. Malheureusement, l'insuccès de *Nicholas Nickleby* nous a semblé moins imputable au réveil de notre susceptibilité nationale qu'à la déviation manifeste du sens intellectuel en dehors des vrais principes sur lesquels se fondent le bon goût littéraire et la saine appréciation des œuvres de l'esprit. Au reste, l'échec de cet ouvrage n'a fait de tort auprès de nous qu'à l'auteur même du *Nickleby*, et la réputation de ses compatriotes n'en a nullement souffert. »

L'opuscule de Charles Dickens que nous publions, le *Baron de Grogzwig*, est, pour la forme, une ingénieuse critique des imitateurs de Walter Scott, et, par le fond, une attaque contre la funeste épidémie de suicide à laquelle les Anglais ne sont que trop sujets. Il serait difficile, nous le croyons, de présenter une plus saine morale dans un cadre plus piquant, et de réunir dans une œuvre d'aussi peu d'étendue plus de saillies fines et profondes. Nos lecteurs partageront sans doute notre opinion, après avoir attentivement médité le *Baron de Grogzwig*.



LE BARON

## DE GROGZWIG.

LE baron VON KOELD-WETHOUT, DE GROGZWIG en Allemagne, avait aussi bonne tournure qu'on pouvait l'attendre d'un baron. Je n'ai pas besoin de dire qu'il vivait dans un château ; quoi de plus naturel ?

ni que ce château était vieux ; car vit-on jamais un baron allemand loger dans un château neuf ?

Plusieurs circonstances étranges se rattachaient à ce vénérable édifice, et au nombre des plus étonnantes et des plus mystérieuses, on remarquait les suivantes. Quand le vent soufflait, il s'engouffrait

daus les cheminées ou même hurlait à travers les arbres de la forêt voisine. Quand la lune brillait, ses rayons pénétraient par certaines meurtrières pratiquées dans le mur, et éclairaient une partie des salles et des galeries, en laissant le reste dans l'obscurité!!!

Quelle était la cause de ces miraculeux incidents? Ils provenaient, disait-on, de ce que l'un des aïeux du baron, se trouvant à court d'argent, avait planté un poignard dans la gorge d'un passant bien vêtu qui lui demandait son chemin la nuit. Toutefois cette opinion n'est guère admissible ; car ce même aïeul, homme aimable et délicat, se sentit désolé de son excès de brusquerie ; il mit en conséquence la main sur une provision de pierre et de bois de charpente appartenant à un voisin moins fort que lui, bâtit une chapelle en manière d'excuse, et vit dès ce moment toutes ses prières exaucées par le ciel.

A propos des ancêtres du baron, je me rappelle qu'il croyait avoir des droits au respect des hommes par la longueur de sa généalogie. Je craindrais de m'embarquer daus l'énumération des susdits ancêtres ; mais je sais qu'il en avait bien plus qu'aucun de ses contemporains, et tout ce que je souhaiterais, c'est qu'il eût vécu de nos jours pour en avoir encore davantage. Il est fâcheux pour les héros des siècles passés d'être venus sitôt au monde ; car on ne peut raisonnablement exiger qu'un individu né trois ou quatre cents ans avant nous ait autant d'aïeux qu'un homme né de notre temps. Celui qui demeurera le

dernier sur la terre, quel qu'il soit, savetier ou gagne-petit, possédera une généalogie plus étendue que le plus noble personnage de notre siècle : voilà qui est bien inconvenant !



Quant au baron von Koëldwethout de Grogzwig, c'était un bel et vigoureux gaillard, aux cheveux noirs, aux épaisses moustaches, qui allait à la chasse en habit vert-pomme, avec des bottes brunes à ses pieds, et un cor de chasse sur l'épaule. Quand il embouchait ce cor, vingt-quatre autres gentilshommes de rang inférieur, en habits vert-pomme un peu moins riches, en bottes brunes un peu plus grossières, arrivaient immédiatement, et toute la bande, prenant en main des épieux durs comme des barreaux de fer, s'en allait galoper à la poursuite des sangliers. Quelquefois même on s'aventurait à attaquer un ours, et, dans ce cas, le baron commençait par le tuer, et en réservait la graisse pour l'entretien de ses favoris.

C'était une joyeuse vie pour le baron de Grogzwig, et une plus joyeuse encore pour les vassaux du baron, qui buvaient toutes les nuits du vin du Rhin, jusqu'au moment où ils tombaient sous la table, posaient les bouteilles sur le plancher et demandaient leurs pipes. Jamais on ne vit d'égrillards aussi disposés à rire, que les habitants de Grogzwig.

Mais les plaisirs dont on jouit à table, ou sous la table, demandent à être variés, surtout lorsque les vingt-cinq mêmes personnes s'asseoient toujours aux mêmes festins, pour s'enivrer des mêmes vins et se raconter les mêmes histoires. Le baron s'ennuya et chercha des distractions. Il se mit à se disputer avec ses gentilshommes, et essaya d'en rosser deux ou trois par jour au dessert. Ce fut d'abord un amusement

fort agréable ; mais il sembla monotone au bout d'environ une semaine : le baron retomba dans sa mauvaise humeur, et chercha avec désespoir quelque divertissement nouveau.

Un soir, après une chasse dans laquelle il avait surpassé Nemrod lui-même, immolé encore un ours magnifique, et rapporté l'animal en triomphe au château, le baron von Koëldwethout se mit tristement à table et regarda d'un air mécontent la voûte enfumée de la salle. Il avala d'énormes rasades ; mais plus il buvait, plus il faisait la moue. Les gentilshommes, honorés de la dangereuse distinction de s'asseoir à sa droite et à sa gauche, ne buvaient pas moins que lui, et se faisaient la moue les uns aux autres.

« Je le veux ! » s'écria soudain le baron frappant la table de la main droite et retroussant de l'autre sa moustache, « buvons à la dame de Grogzwig ! »

Les vingt-quatre gentilshommes vert-pomme devinrent pâles, à l'exception de leurs vingt-quatre nez, dont la couleur était inaltérable.

« J'ai dit : Buvons à la dame de Grogzwig, » répéta le baron promenant ses yeux autour de la table. « Tout bon chevalier doit avoir sa dame comme son Dieu !

— A la dame de Grogzwig ! » crièrent les vert-pomme.

Et leurs vingt-quatre gosiers furent arrosés de vingt-quatre hanaps d'un vin du Rhin si délicieux, qu'ils se léchèrent leurs quarante-huit lèvres en clignant des yeux.

« C'est la charmante fille du baron de Swillenhauseu, » dit Koëldwethout, consentant à s'expliquer. « Nous la demanderons en mariage à son père demain, avant le coucher du soleil, et s'il refuse notre alliance, nous lui couperons le nez. »

Un rauque murmure s'éleva du sein de la société, et chacun porta la main d'abord à la poignée de son épée, puis au bout de son nez, avec une expression terrible.

Que la piété filiale offre un touchant spectacle ! Si la fille du baron de Swillenhauseu avait déclaré que son cœur n'était pas libre, si elle s'était jetée aux pieds de son père en les noyant de pleurs, si elle s'était seulement évanouie, il y a cent à parier contre un que le baron de Swillenhauseu eût été jeté par la fenêtre du castel, et le castel démoli. Mais lorsque, le lendemain matin, un messenger apporta la requête de Koëldwethout, la demoiselle se tint parfaitement tranquille et se retira modestement dans sa chambre, de la croisée de laquelle elle regarda venir le prétendant et sa suite. Sitôt qu'elle se fut assurée que le cavalier aux épaisses moustaches était son futur, elle se hâta d'aller trouver son père, et lui annonça qu'elle était prête à se sacrifier pour assurer la tranquillité des vieux jours paternels. Le vénérable baron prit son enfant dans ses bras, et versa une larme de joie.

Le même jour, il y eut grande fête au château. Les vingt-quatre gentilshommes vert-pomme de Koëldwethout échangèrent des vœux d'éternelle amitié

avec les douze gentilshommes vert-pomme de Swillenhäusen, et promirent au vieux baron de boire son vin jusqu'à ce que leurs visages tout entiers prissent la même teinte que leurs nez. Quand vint l'heure de se séparer, ils frappèrent sur l'épaule les uns des autres, et le baron de Koëldwethout et ses compagnons regagnèrent gaiement leur logis.

Pendant six mortelles semaines, les ours et les sangliers eurent congé. Les maisons de Koëldwethout et de Swillenhäusen étaient unies ; les épieux se rouillaient, et le cor de chasse du baron était muet.

Ce fut une époque décisive pour les vingt-quatre gentilshommes ! hélas ! leurs jours de gloire et de prospérité avaient chaussé leurs bottes de voyage, et étaient déjà en route pour ne jamais revenir !

« Mon ami, » dit la baronne.

— « Mon amour, » dit le baron.

— « Ces hommes bruyants, grossiers...

— Qui donc, madame ? » dit le baron surpris.

De la fenêtre près de laquelle ils étaient assis, la baronne indiqua du doigt la cour où les vert-pomme sans défiance buvaient le coup de l'étrier avant de partir ce jour-là pour la chasse au sanglier.

« C'est ma suite de chasse, madame, » dit le baron.

— « Congédiez-la, mon amour, » murmurait la baronne.

— « La congédier ! » s'écria le baron stupéfait.

— « Pour me plaire, » répondit la baronne.

— « Pour plaire au diable, madame, » reprit le baron.

Là-dessus la baronne poussa un grand cri, et tomba en syncope aux pieds de son époux.

Que pouvait faire le baron ? Il appela la femme de chambre, et demanda le docteur en rugissant ; puis, se précipitant dans la cour, il rossa les deux officiers



le plus habitués à cet exercice , et maudissant tous les autres en masse, il les envoya énergiquement promener.

Ce n'est pas à moi d'expliquer par quelles sourdes manœuvres quelques femmes parviennent à dominer leurs maris comme elles le font ; j'ai pourtant mon opinion personnelle à ce sujet, et suis d'avis qu'aucun membre du parlement ne devrait se marier ; car, sur quatre députés mariés, trois votent moins d'après leur propre conscience, que d'après celle de leurs femmes, si elles en ont. Tout ce qu'il m'importe de dire, c'est que, de manière ou d'autre, la baronne de Koëldwethout acquit une grande influence sur son mari ; peu à peu, brin à brin, jour par jour, année par année, le baron céda quelque point en litige, ou renonça à quelque vieille manie. A l'âge de quarante ans, frais et robuste encore, il n'avait ni festins, ni plaisirs, ni train de chasse, ni rien enfin de ce qu'il aimait, ou de ce qu'il avait coutume d'avoir ; et, quoiqu'il fût fier comme un lion et dur comme l'acier, il était décidément mené par le nez, dans son propre castel de Grogzwig.

Là ne se bornèrent pas les infortunes du baron. Environ un an après le mariage, vint au monde un petit baron bien constitué, en l'honneur duquel furent tirés plusieurs feux d'artifice et vidés plusieurs tonneaux de vin ; l'année suivante, arriva une petite baronne ; la troisième année, un autre petit baron, et ainsi annuellement un baron et une baronne, et une fois les deux ensemble. Enfin le sire de Grogzwig

se trouva père d'une grande famille de douze petits barons et baronnes.



A chacun de ces anniversaires, la vénérable châtelaine de Swillenhausen faisait preuve de sensibilité, et s'inquiétait vivement de la santé de sa fille, la baronne de Koëldwethout. Il est vrai que la bonne dame n'entreprit jamais rien d'efficace pour le rétablissement de son enfant. Cependant elle regar-

dait comme un devoir d'être aussi nerveuse que possible, et passait son temps au château de Grogzwig, à faire des observations morales sur le ménage de son gendre et à déplorer le triste sort de sa malheureuse fille ; puis, si le baron de Grogzwig, légèrement irrité de cette conduite, osait insinuer que sa femme n'était pas plus maltraitée que les femmes des autres barons, la dame de Swillénhausen priait tout le monde d'observer qu'elle seule sympathisait avec les souffrances de sa fille. Là-dessus, ses parents et ses amis remarquaient qu'elle ne criait pas assez haut contre son gendre, et que s'il y avait sur la terre un animal dur et méchant, c'était le baron de Grogzwig.

Le pauvre baron supporta tant qu'il le put ces désagréments, et quand ils lui devinrent intolérables, il perdit l'appétit et la gaieté, et tomba dans l'abattement.

Mais de plus grands chagrins lui étaient réservés, et lorsqu'ils l'accablèrent, sa mélancolie redoubla. Il contracta des dettes ; les coffres de Grogzwig se désemplirent, quoique la famille de Swillénhausen les eût considérés comme inépuisables, et au moment précis où la baronne allait faire une treizième addition à la généalogie de sa famille, Koëldwethout s'aperçut qu'il n'avait plus un sou vaillant.

« Je ne sais que faire, » dit-il ; « j'ai envie de me tuer. »

C'était une brillante idée !

Le baron prit dans son armoire un vieux couteau

de chasse, et l'ayant repassé sur sa botte, il fit mine de l'approcher de sa gorge.

« Hem ! » dit-il, s'arrêtant tout court, « il n'est peut-être pas assez affilé. »

Le baron le repassa de nouveau ; et il faisait une seconde tentative, quand il fut interrompu par les clameurs bruyantes des jeunes barons et baronnes ; car leur chambre était dans une tour voisine, dont les fenêtres étaient garnies de barres de fer, pour les empêcher de tomber dans le fossé.

« O délices du célibat ! » s'écria le baron en soupirant, « si j'avais été garçon, j'aurais pu me tuer cinquante fois sans être dérangé. Holà ! mettez un flacon de vin et la plus grande de mes pipes dans la petite chambre voûtée, derrière la salle d'armes. »

Un varlet, qu'on pourrait appeler Jehan, et qui s'appelait Jean, exécuta à merveille l'ordre du baron dans l'espace d'une demi-heure ou à peu près, et le sire de Grogzwig, informé que tout était prêt, passa dans la chambre voûtée, dont les boiseries sombres étincelaient à la lueur des bûches amoncelées dans le foyer. La bouteille et la pipe étaient prêtes, et, somme toute, la pièce avait un air fort *confortable*.

« Laisse la lampe, » dit le baron.

— « Vous faut-il encore autre chose, monseigneur ? » demanda le varlet.

— « Va-t'en. »

Jean obéit, et le baron ferma la porte.

« Je vais fumer une dernière pipe, » dit-il, « et tout sera fini. »

Mettant de côté le couteau de chasse en attendant qu'il en eût besoin, et se versant un grand verre de vin, le sire de Grogzwig s'étendit sur son fauteuil, allongea les jambes sur les chenets, et se mit à fumer.

Le baron eût été certainement romantique si le romantisme eût été inventé à cette époque ; mais il était doublement disposé à la rêverie par sa qualité d'Allemand et de fumeur. Rien n'est plus favorable que la pipe aux hallucinations. La monotonie du mouvement d'aspiration et d'expiration jette l'esprit et les sens dans une espèce de somnolence. Les vapeurs narcotiques du tabac surexcitent et exaltent l'imagination. Il semble que du foyer de la pipe s'échappe une multitude d'êtres aériens qui flottent et tourbillonnent avec la fumée, se cherchent et se saisissent au milieu du nuage azuré, et montent au ciel en dansant.

Le baron songea à une foule de choses, à ses peines présentes, à ses jours de célibat et aux gentils-hommes vert-ponime, depuis longtemps dispersés dans le pays, sans qu'on sût ce qu'ils étaient devenus, à l'exception de deux qui avaient eu le malheur d'être décapités, et de quatre autres qui s'étaient tués à force de boire. Son esprit errait au milieu des ours et des sangliers, lorsque, en vidant son verre jusqu'au fond, il leva les yeux et crut s'apercevoir qu'il n'était pas seul.

A travers l'atmosphère brumeuse dont il s'était entouré, le baron distingua un être hideux et ridé, avec des yeux creux et sanglants, une figure cadavéreuse et d'une longueur démesurée, ombragée de boucles éparses de cheveux noirs. Ce personnage fantastique était assis de l'autre côté du feu, et plus le baron le regarda, plus il demeura convaincu de la réalité de sa présence. L'apparition était affublée d'une espèce de tunique de couleur bleuâtre, qui parut au baron décorée d'os en croix. En guise de cuissards, ses jambes étaient encaissées dans des planches de cercueil, et sur son épaule gauche était jeté un manteau court et poudreux, qui semblait fabriqué d'un morceau de linceul. Elle ne faisait aucune attention au baron, mais contemplait fixement le feu.

« Ohé ! » s'écria le baron, frappant du pied pour attirer les regards de l'inconnu.

— « Ohé ! » répéta celui-ci, levant les yeux vers le baron, mais sans bouger.

— « Qu'est-ce ? » dit le baron sans s'effrayer de cette voix creuse et de ces yeux mornes ; « je dois vous adresser une question. Comment êtes-vous entré ici ? »

— Par la porte.

— Qui êtes-vous ?

— Un homme.

— Je ne le crois pas.

— Comme vous voudrez. »

L'intrus regarda quelque temps le hardi baron de Grogzwig, et lui dit familièrement :

« Il n'y a pas moyen de vous tromper, à ce que je vois. Je ne suis pas un homme.

— Qui êtes-vous donc ?

— Un génie.

— Vous n'en avez pas l'air, » repartit dédaigneusement le baron.

— « Je suis le génie du désespoir et du suicide, » dit l'apparition ; « vous me connaissez à présent. »

A ces mots, l'apparition se tourna vers le baron, comme si elle se fût préparée à agir, et ce qu'il y eut de remarquable, ce fut de la voir mettre de côté son manteau, exhiber un pieu ferré qui lui traversait le milieu du corps, l'arracher brusquement, et le poser sur la table aussi tranquillement que si c'eût été une canne de voyage.

« Maintenant, » dit le génie, jetant un coup d'œil sur le couteau de chasse, « êtes-vous prêt ?

— Pas encore ; il faut que j'achève ma pipe.

— Dépêchez-vous.

— Vous semblez pressé.

— Mais oui, je le suis ; par ces temps de misère et d'ennui, j'ai beaucoup à faire en Angleterre et en France, où je vais de ce pas, et tout mon temps est pris.

— Buvez-vous ? » dit le baron, touchant la bouteille avec la tête de sa pipe.

— « Neuf fois sur dix et largement, » reprit le génie d'un ton sec.

— « Jamais avec modération ?

— Jamais, » répliqua le génie en frissonnant; « cela engendre la gaieté. »

Le baron examina encore son nouvel hôte, qu'il regardait comme un visiteur extraordinairement fantasque, et lui demanda enfin s'il prenait une part active à tous les simples arrangements du genre de ceux dont il s'agissait en ce moment.

« Non, » répondit évasivement le génie ; « mais je suis toujours présent.

— Pour voir si l'affaire va bien, je suppose ?

— Précisément, » répondit le génie en jouant avec son pieu, dont il examinait le fer. « Ne perdez pas une minute, je vous prie ; car je suis mandé par un jeune homme affligé de trop de loisir et d'argent.

— Se tuer parce qu'on a de l'argent ! » s'écria le baron, se laissant aller à une violente envie de rire. « Ah ! ah ! ah ! voilà qui est bon ! »

C'était la première fois que le baron riait depuis longtemps.

« Dites donc, » reprit le génie d'un ton suppliant et d'un air d'anxiété, « ne recommencez pas, s'il vous plaît.

— Pourquoi ?

— Vos rires me font mal ; soupirez tant que vous voudrez, je m'en trouverai bien. »

Le baron soupira machinalement, et le génie, reprenant courage, lui tendit le couteau de chasse avec la plus séduisante politesse.

« Ah ! ce n'est pas une mauvaise idée, » dit le



baron, sentant la froide pointe de l'acier, « se tuer  
parce qu'on a trop d'argent.

— Bah ! » dit l'apparition avec pétulance, « est-ce une meilleure idée de se tuer parce qu'on n'en a pas assez ? »

Je ne sais si le génie s'était compromis par mégarde en prononçant ces mots, ou s'il croyait la résolution du baron assez bien arrêtée pour n'avoir pas besoin de faire attention à ce qu'il disait ; je sais seulement que le sire de Grogzwig s'arrêta tout à coup, ouvrit de grands yeux, et parut envisager l'affaire sous un jour complètement nouveau.

« Mais, en effet, » dit-il, « rien n'est encore désespéré.

— « Vos coffres sont vides ! » s'écria le génie.

— « On peut les remplir.

— Votre femme gronde.

— On la fera taire.

— Vous avez treize enfants.

— Ils ne peuvent tous mal tourner. »

Le génie s'irritait évidemment des opinions avancées par le baron ; mais il affecta d'en rire, et le pria de lui faire savoir quand il aurait fini de plaisanter.

« Mais je ne plaisante pas ; au contraire, » reprit le baron.

— « Eh bien ! j'en suis charmé, » dit le génie, « parce que, je l'avoue franchement, toute plaisanterie est mortelle pour moi. Allons, quittez ce monde de misères.

— J'hésite, » dit le baron, jouant avec le couteau de chasse ; « ce monde ne vaut pas grand'chose, mais

je ne crois pas que le vôtre vaille beaucoup mieux ; car vous n'avez pas la mine excessivement *confortable*. Quand j'y songe, après tout, en quittant cette terre, suis-je sûr d'améliorer mon sort ?

— Dépêchez-vous ! » s'écria le génie en grinçant les dents.

— « Laissez-moi, dit le baron ; je cesserai de broyer du noir, je prendrai gaiement les choses, je respirerai le frais, j'irai à la chasse aux ours, et si l'on me contrarie, je parlerai haut et ferme à la baronne, et enverrai promener les Swillenhausen. »

A ces mots, le baron tomba en arrière dans son fauteuil, et partit d'un éclat de rire si désordonné, que la chambre en retentit.

Le génie recula de deux pas, regarda le baron avec une expression de terreur, reprit son pieu ferré, se l'enfonça violemment au travers du corps, poussa un hurlement d'effroi, et disparut.

Le sire de Grogzwig, comme le bûcheron de la fable, ne revit plus le génie de la mort. Conformant ses actions à ses paroles, il eut bientôt mis à la raison la baronne et les Swillenhausen, et mourut longtemps après, sans beaucoup de fortune, mais heureux, laissant une nombreuse famille, exercée avec soin sous ses yeux à la chasse aux ours et aux sangliers.

Bonnes gens, si de semblables motifs vous rendent jamais hypocondres et mélancoliques, je vous conseille d'examiner les deux faces de la question, en appliquant à la meilleure un verre grossissant.

Que si vous vous sentez encore tentés de vous en aller sans congé, vous n'aurez qu'à fumer d'abord une bonne pipe, à boire bouteille, et à profiter du louable exemple du baron de Grogzwig.



VAI 1525058

## ILLUSTRATIONS.

---

|                                                | Dessin. | Grav.   | Pages. |
|------------------------------------------------|---------|---------|--------|
|                                                | M.      | MM.     |        |
| FRONTISPICE, GRAVURE A<br>L'EAU FORTE. . . . . |         | JACQUE. |        |
| LES GENTILSHOMMES VERT-<br>POMME. . . . .      | Id.     | LOUIS.  | 1      |
| LE BARON. . . . .                              | Id.     | Id.     | 3      |
| LE BARON ROSSE SES COM-<br>PAGNONS. . . . .    | Id.     | SOYER.  | 8      |
| LE BARON EN FAMILLE. . .                       | Id.     | LOUIS.  | 10     |
| L'APPARITION. . . . .                          | Id.     | Id.     | 17     |
| LA PIPE ET LE POT DE BIÈRE.                    | Id.     | Id.     | 20     |

